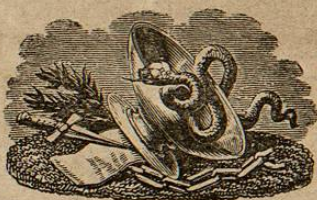


César, du haut de l'amphithéâtre, recevait leurs tristes adieux : *Morituri te salutant*. Aujourd'hui c'est un prêtre, ministre de paix, de pardon, d'espérance, dernier soutien de l'homme dans ce moment terrible et solennel. Quelle immense supériorité sur le paganisme ! quelle touchante doctrine ! quelle douce morale ! Comme tout cela doit adoucir les horreurs de l'échafaud dans un cœur qui n'est pas entièrement fermé au repentir, et qui ne désespère pas de la clémence d'une Providence éternelle !

J. BOUSQUET.



LES COMÉDIENS D'AUTREFOIS

ET

CEUX D'AUJOURD'HUI.



Tout le monde se rappelle, car tout le monde les a lues, les joyeuses pages où Scarron nous a peint si spirituellement les mésaventures d'une troupe ambulante de comédiens. Il n'est personne qui n'ait ri de l'aplomb divertissant de ces acteurs en haillons, de leur dignité dans une charrette, de leurs airs de grandeur aux prises avec le besoin.

Cette situation, si vraie quand parut le *Roman*

comique, l'était beaucoup moins, mais l'était encore avant la révolution de 1789. A cette époque, comme autrefois, comme depuis, les comédiens ont rarement connu l'aisance, et c'était là peut-être le moindre de leurs désagréments. L'excommunication, le préjugé, la fausse position sociale, les poursuivaient presque sans cesse, et les applaudissements ne les indemnisaient pas toujours. Comment se fait-il donc que, dans cette profession, les rangs n'aient jamais été vides? Comment se fait-il qu'elle se soit recrutée de jeunes gens riches, de gentilshommes, et même d'hommes titrés? C'est que la carrière théâtrale est une carrière vive, animée, enivrante; c'est qu'il n'en est pas où on sente plus la vie.

On pourrait, ce me semble, comparer les acteurs aux marins, qui trouvent, dans les agitations même de leur existence, un dédommagement à leurs mille privations. Les acteurs, en effet, éprouvent ces émotions-là, et beaucoup d'autres encore. Sans sortir de son horizon de toile peinte, un comédien parcourt en quelques heures tous les siècles et tous les pays. Il revêt tous les costumes, il entre dans toutes les conditions; il est guerrier, il est magistrat, il est paysan, il est roi, il est vertueux, il est assassin, il pleure, il rit, il s'indigne, il s'apaise, il hait,

il adore; il est, en un mot, un abrégé de toutes les sensations, un résumé de toutes les situations de la vie. Faut-il s'étonner qu'on se précipite dans une carrière, qui vous met sous l'empire de pareilles excitations?

Ajoutons que pour eux l'absence de bien-être existait jadis en province seulement, et que cet inconvénient, qui est grave sans doute, se trouvait, chez des gens à imagination, tempéré et embelli par l'espérance. *Jeune première, amoureux, père noble, soubrette, financier, duègne et comique*, tous avaient les yeux fixés sur la capitale, tous se flattaient d'y arriver un jour, tous vivaient et mouraient dans cette douce pensée. La Comédie Française était le point de mire des ambitions de coulisses, c'était l'Eldorado, l'Élysée, la Terre-Promise! Là, en effet, la situation était très-heureuse; et il valait mieux, nous ne craignons pas de le dire, être comédien français, que d'être grand seigneur ou roi.

Point de politique alors, point de tribune, point de ces séances qui tiennent l'Europe en suspens, et où l'on interroge les ministres sur la paix, sur la guerre, sur la question intérieure et extérieure. L'attention générale se portait uniquement sur le théâtre, le théâtre était le rendez-vous de la bonne compagnie, le sujet universel des conversations. Aussi un artiste aimé était-il

tout pour le public ; c'était Mirabeau , Foy , Constant , Manuel , avec plus de jouissances et moins de désagréments. Jetons un coup d'œil sur sa carrière , et essayons de la parcourir avec lui.

Un acteur de talent , un acteur doué d'une tête ardente , s'identifie tellement avec son rôle , qu'il en fait une réalité. Il est l'homme qu'il représente , il en a les passions , il en a toute l'existence , et quand il rend bien son personnage , une grande assemblée le lui témoigne par ses acclamations. Il jouit alors de son succès , il en jouit en personne , face à face , il est payé comptant , il boit la coupe à longs traits. Une tragédienne d'autrefois , qui jouait les princesses et les reines , était effectivement reine et princesse. Belle , riche , adulée , sa vie était un enchaînement de voluptés. Au sortir du théâtre , où elle avait porté un diadème , elle ne rentrait chez elle que pour y trouver tous les raffinements du luxe et de l'opulence. Courtisée des grands , chantée par les gens de lettres , elle voyait à ses pieds tout ce qu'il y avait de plus célèbre ; et quand on lui parlait de son trône et de ses mains royales , elle croyait , et il lui était permis de croire à ses mains royales et à son trône. Si ce sont là des illusions et des songes , nous en désirons de semblables à tous ceux qui habitent les palais.

La situation des acteurs était moins brillante que celle des actrices , mais elle l'était beaucoup encore. Comblés de biens et d'honneurs , ils fraternisaient avec la classe élevée , ils passaient leur vie avec les illustrations du temps. Ils empruntaient aux marquis les belles manières , et il les leur rendaient perfectionnées. Les hommes de cette époque recherchaient la société des acteurs ; et les femmes , leurs bonnes grâces. Elles s'affichaient souvent pour les obtenir , et Baron n'était ridicule que jusqu'à un certain point , quand il demandait que *les comédiens fussent élevés sur les genoux des reines et des impératrices.*

Le *foyer intérieur* de la Comédie-Française (qu'il ne faut pas confondre avec celui du public) , était autrefois le salon le plus brillant et le plus recherché de Paris. On n'y entrait que par privilège , et ce privilège ne s'accordait qu'à un grand nom ou à un grand talent. Il fallait voir , à cette époque , le vainqueur de Mahon , le maréchal de Richelieu , venir , en grande tenue , présider au répertoire ! Il fallait voir les hommes à noms historiques , figurer circulairement , en habits chamarrés d'or et de pierreries , dans ces énormes fauteuils , qui sont encore aujourd'hui placés sous les portraits de Molière , de Corneille , de Racine et de nos gloires dramatiques ! Il fal-

lait voir les comédiens, portant costume français et épée horizontale, s'avancer, la tête haute, au milieu des seigneurs, leurs égaux; et les comédiennes, en cheveux poudrés, en vertugadin, en robes à dentelles, se promener cérémonieusement dans cette brillante assemblée, et recevoir majestueusement les hommages et les cajoleries universels! Enivrés de tant d'encens, les acteurs et actrices portaient dans leur intérieur toutes ces grandes manières. Mademoiselle Clairon parlait en reine à sa femme de chambre, et Dufresne disait à son perruquier, d'un ton digne et solennel : *Quelle heure est-il?* A quoi le perruquier répondait avec une révérence profonde : *Je... l'ignore, seigneur.*

Rien de tout cela n'existe à présent, et c'est, il faut le dire, au détriment de l'art dramatique. Ce qui séduisait les têtes vives, ce qui les entraînait dans la carrière, c'était surtout la tragédie; c'était le désir de vivre au milieu de tant de splendeur et de prestiges. Hélas! il n'y a plus aujourd'hui de tragédie! Elle est morte pour long-temps, pour toujours peut-être. La révolution a passé par là, et cette fantasmagorie s'est dissipée. Depuis que les rois ont perdu leurs trônes réels, les tragédiens ont perdu leurs trônes imaginaires.

Une reproduction de cet état de choses a cependant eu lieu un moment sous l'Empire; mais

c'était une reproduction bien affaiblie. A cette époque aussi, les actrices ont eu des adorateurs titrés et des équipages; à cette époque, le foyer de la Comédie-Française a été le rendez-vous de beaucoup de grands noms. Les Lauraguais, les Choiseul-Stainville, les Ségur, les Ximenez, venaient, mêlés aux gens de lettres, s'y livrer à d'aimables causeries. Ce temps heureux n'a duré que quelques années! Un mauvais vent a soufflé sur le théâtre; équipages et causeries, tout a disparu. A l'invasion de 1814, le comte de Langeron et une foule de généraux russes, qui, sans être venus parmi nous, savaient nos mœurs, et connaissaient nos rues, marchèrent droit, en entrant, vers la Comédie-Française. Ils croyaient y trouver la bonne compagnie; ils se trompaient. Depuis que la constitution a lui sur la France, le foyer est silencieux, et ces dames vont à pied. Il est positif, qu'à partir de la restauration, pas une seule voiture n'a été conquise. Toutes celles que nous avons vues, datent du règne de Napoléon. De nos jours, pas même de demi-fortunes; voilà les résultats du régime représentatif!

Après avoir décrit les mille et une jouissances qui jadis étaient le partage de Nosseigneurs les comédiens, je dois montrer aussi l'autre côté de la médaille. Ce public si bienveillant avait parfois des caprices bien cruels; et ces grands si dé-

bonnaires tempéraient leur familiarité par beaucoup d'insolence. Le maréchal de Richelieu envoya Clairon au For-l'Évêque, et quand Baron se plaignit au duc de Lafeuillade, de ce que les gens de ce seigneur avaient battu les siens; *aussi, mon pauvre Baron*, lui dit le duc, *pourquoi as-tu des gens?* Réponse naturelle alors, mais qui paraîtrait impertinente dans un temps où l'on permet plutôt une *livrée* à un roturier qui la paie, qu'à un pair de France qui ne la paie pas.

Une autre particularité assez curieuse relativement aux comédiennes, c'est qu'autrefois, mariées ou non, on les appelait toutes *mademoiselle*; à présent, au contraire, on les nomme toutes *madame*. N'est-ce pas les placer toujours dans une catégorie particulière?

Je me souviens, à ce sujet, d'une jeune et jolie actrice, qui, l'année dernière, comparut comme témoin devant une Cour d'assises. Interrogée si elle était demoiselle ou mariée, elle répondit : *Monsieur le président, je suis comédienne*. Je me garderai bien de tirer de cette anecdote des inductions fort injustes pour les artistes de l'époque où nous vivons. C'est, comme on dit à présent, une *individualité*. Tout le monde sait qu'au théâtre il y a d'excellents ménages, et que beaucoup de comédiennes sont très-vertueuses. Mais reprenons nos réflexions au point où nous les avons laissées.

La diminution survenue dans les avantages de la profession dont nous parlons, devait naturellement entraîner une diminution dans la concurrence. Aussi, depuis long-temps, les rangs sont-ils beaucoup moins pressés, et par suite les talents beaucoup plus rares. De cet inconvénient il en est résulté un autre; la rareté des talents a amené celle des spectateurs; la rareté de spectateurs amène celle des talents. Voilà l'explication de la baisse du théâtre, voilà le cercle vicieux dans lequel il se trouve placé. L'indifférence du public est en effet bien grande aujourd'hui pour l'art dramatique, et surtout pour ce qui a rapport à l'intérieur des coulisses et à la personne des comédiens. Quand Molé, il y a cinquante ans, fut malade, Paris entier était en émoi, et les équipages se succédaient sans interruption à sa porte. A peine sut-on sa convalescence, et la permission que lui donnait le docteur de prendre quelques gouttes de vin de Bordeaux, qu'en moins de deux jours quatre mille bouteilles lui furent envoyées de toutes parts. On a vu, il est vrai, une partie de cet intérêt se reproduire, lorsque nous avons perdu Talma; mais ce temps est loin de nous, quoique à peine écoulé. De nos jours, quelle différence! Une grande actrice s'est retirée de la scène, et Paris n'en sait rien.

Qu'on ne s'étonne donc plus de la décadence ! il faut aux comédiens les regards du public, ils ne sont estimables qu'autant qu'on les estime, et pour réussir, ils ont besoin de succès.

Plusieurs causes de baisse peuvent être signalées encore. Avant 1789, il n'existait presque pas de carrières pour les hommes à imagination, et la vie théâtrale en était une. Elle devait séduire une foule de têtes ardentes, qui prennent maintenant une tout autre direction. Oui, nous ne craignons pas de le dire, tel qui, de nos jours, figure dans une émeute ou brille à la tribune, si l'ancien régime existait encore, serait peut-être un admirable comédien.

Une des autres différences caractéristiques entre le vieil ordre de choses et le nouveau, c'est l'invention de la *claque*, que notre sujet nous amène naturellement à traiter.

On appelle ainsi au théâtre les *applaudisseurs* par état, qui, moyennant salaire, consacrent au service des acteurs, des mains exercées et sonores, et dont l'enthousiasme échelonné est en raison directe de la rétribution qu'ils ont reçue. Il est vraisemblable que cet usage, résultat bizarre des progrès de l'industrie moderne, n'a point existé chez les anciens. L'étendue de leurs amphithéâtres, où tout un peuple se réunissait, y mettait un invincible obstacle. La faible troupe,

qui distribue la gloire dans nos salles mesquines, eût été perdue dans cette immensité. Pour émouvoir une pareille masse, il aurait fallu des armées de claqueurs; et malgré la bonne volonté des acteurs grecs, qui n'avaient pas sans doute moins d'amour-propre que les nôtres, nous doutons fort qu'ils aient pu y mettre le prix. La même cause devait produire les mêmes effets parmi les Romains; aussi, pendant long-temps, la *claque* y fut-elle ignorée.

C'est cependant chez eux qu'elle a, dit-on, pris naissance, et son origine y a été toute royale. L'empereur Néron, comme chacun sait, avait la prétention de rivaliser de talent et de grâce avec les mimes et chanteurs de son temps. Lassé un beau jour de la froideur des Romains pendant qu'il était en scène, l'histriion impérial envoya sa garde prétorienne dans l'amphithéâtre, pour lui donner des applaudissements, et pour en arracher au peuple. Ce prince est donc l'heureux inventeur d'un art qui a été bien perfectionné depuis; une pareille institution, il faut en convenir, méritait bien un pareil fondateur.

A partir de cette époque, il règne une lacune immense dans l'histoire de l'art qui nous occupe. Les successeurs de Néron et les souverains du Bas-Empire figurèrent tour à tour dans de sanglantes tragédies, qui n'admettaient pas ce genre